



Ainsi le faible bruit de trois coups de feu, auxquels on ne répondit pas, apprit qu'une nouvelle campagne s'ouvrait, et qu'une grande invasion était commencée.

Ce premier signal de guerre irrita violemment l'empereur, soit prudence ou pressentiment. Trois cents voltigeurs passèrent aussitôt le fleuve, pour protéger l'établissement des ponts.

Alors sortirent des vallons et de la forêt toutes les colonnes françaises. Elles s'avancèrent silencieusement jusqu'au fleuve à la faveur d'une profonde obscurité. Il fallait les toucher pour les reconnaître. On défendit les feux et jusqu'aux étincelles; on se reposa les armes à la main, comme en présence de l'ennemi. Les seigles verts et mouillés d'une abondante rosée, servirent de lit aux hommes et de nourriture aux chevaux.

La nuit, sa fraîcheur qui interrompait le sommeil, son obscurité qui alonge les heures et augmente les besoins, qui ôte aux yeux leur utilité, soit qu'on ait besoin de ses regards pour se conduire ou pour se distraire, ou de ceux des autres pour s'encourager; enfin les dangers du lendemain, tout rendait grave cette position. Mais l'at-

tente d'une grande journée soutenait. La proclamation de Napoléon venait d'être lue : on se répétait à voix basse les passages les plus remarquables, et le génie des conquêtes enflammait l'imagination.

Devant eux était la frontière russe. Déjà, à travers les ombres, leurs regards avides cherchaient à envahir cette terre promise à leur gloire. Il leur semblait entendre les cris de joie des Lithuaniens à l'approche de leurs libérateurs. Ils se figuraient ce fleuve bordé de leurs mains suppliantes. Ici tout leur manquait, là tout leur serait prodigue ! Ils s'empresseraient de pourvoir à leurs besoins : ils allaient être entourés d'amour et de reconnaissance. Qu'importe une mauvaise nuit, le jour allait bientôt renaître, et avec lui sa chaleur et toutes ses illusions !

Le jour parut ! il ne leur montra qu'un sable aride, désert, et de mornes et sombres forêts. Leurs yeux alors se tournèrent tristement sur eux-mêmes, et ils se sentirent ressaisis d'orgueil et d'espoir par le spectacle imposant de cette armée réunie.

A trois cents pas du fleuve, sur la hauteur la plus élevée, on apercevait la tente de l'empereur. Autour d'elle toutes les collines, leurs pentes, les vallées étaient couvertes d'hommes et de chevaux.

Dès que la terre eut présenté au soleil toutes ces masses mobiles, revêtues d'armes étincelantes, le signal fut donné, et aussitôt cette multitude commença à s'écouler en trois colonnes, vers les trois ponts. On les voyait serpenter en descendant la courte plaine qui les séparait du Niémen, s'en approcher, gagner les trois passages, s'allonger et se rétrécir pour les traverser et atteindre enfin ce sol étranger, qu'ils allaient dévaster, et qu'ils devaient bientôt couvrir de leurs vastes débris.

L'ardeur était si grande que deux divisions d'avant-garde, se disputant l'honneur de passer les premières, furent près d'en venir aux mains ; on eut quelque peine à les calmer. Napoléon se hâta de poser le pied sur les terres russes. Il fit sans hésiter ce premier pas vers sa perte.

Il se tint d'abord près du pont, encourageant les soldats de ses regards. Tous le saluèrent de leur cri accoutumé. Ils parurent plus animés que lui, soit qu'il se sentit peser sur le cœur une si grande agression, soit que son corps affaibli ne pût supporter le poids d'une

chaleur excessive, ou que déjà il fut étonné de ne rien trouver à vaincre.

L'impatience enfin le saisit. Tout-à-coup il s'enfonça à travers le pays, dans la forêt qui bordait le fleuve. Il courait de toute la vitesse de son cheval ; dans son empressement il semblait qu'il voulût tout seul atteindre l'ennemi.

Il fit plus d'une lieue dans cette direction, toujours dans la même solitude, après quoi il fallut bien revenir près des ponts, d'où il redescendit avec le fleuve et sa garde vers Kowno.

On croyait entendre gronder le canon. Ils écoutaient en marchant, de quel côté le combat s'engageait. Mais à l'exception de quelques troupes de Cosaques, ce jour-là comme les suivants, le ciel seul se montra leur ennemi.

En effet, à peine l'empereur avait-il passé le fleuve qu'un bruit sourd avait agité l'air. Bientôt le jour s'obscurcit, le vent s'éleva et apporta les sinistres roulements du tonnerre. Ce ciel menaçant, cette terre sans abri leur attrista. Quelques-uns même, naguère enthousiastes, en furent effrayés comme d'un funeste présage. Ils crurent que ces nuées enflammées s'amoncelaient sur leurs têtes, et s'abaissaient sur cette terre, pour en défendre l'entrée.

Il est vrai que cet orage fut grand comme l'entreprise. Pendant plusieurs heures, ces lourds et noirs nuages s'épaissirent et pesèrent sur toute l'armée ; de la droite à la gauche et sur cinquante lieues d'espace, elle fut tout entière menacée de ses feux, et accablée de ses torrents : les routes et les champs furent inondés ; la chaleur insupportable de l'atmosphère fut changée subitement en un froid désagréable. Dix mille chevaux périrent dans la marche, et surtout dans les bivouacs qui suivirent. Une grande quantité d'équipages resta abandonnée dans les sables, beaucoup d'hommes succombèrent ensuite.

Un couvent servit d'abri à l'empereur, contre la première fureur de cet orage. Il en repartit bientôt pour Kowno, où régnait le plus grand désordre. Le fracas des coups de tonnerre n'était plus entendu ; ces bruits menaçants, qui grondaient encore sur les têtes, semblaient oubliés. Car si ce phénomène, commun dans cette saison, a pu étonner quelques esprits, pour la plupart le temps des présages est passé.

Un scepticisme ingénieux chez les uns, insouciant ou grossier

chez les autres, de terrestres passions, des besoins impérieux, ont détourné l'âme des hommes de ce ciel d'où elle vient, et où elle doit retourner.

Ainsi dans ce grand désastre, l'armée ne vit qu'un accident naturel arrivé mal à propos ; et loin d'y reconnaître la réprobation d'une si grande agression, dont au reste elle n'était pas responsable, elle n'y trouva qu'un motif de colère contre le sort, ou le ciel qui, par hasard ou autrement, lui donnait un si terrible présage.

Ce jour-là même, un malheur particulier vint se joindre à ce désastre général. Au-delà de Kowno, Napoléon s'irrite contre la Vilia, dont les Cosaques ont rompu le pont, et qui s'oppose au passage d'Oudinot. Il affecte de la mépriser, comme tout ce qui lui faisait obstacle, et il ordonne à un escadron de Polonais de sa garde, de se jeter dans cette rivière. Ces hommes d'élite s'y précipitèrent sans hésiter.

D'abord ils marchèrent en ordre, et quand le fond leur manqua, ils redoublèrent d'efforts. Bientôt ils atteignirent à la nage le milieu des flots. Mais ce fut là que le courant plus rapide les désunit.

Alors leurs chevaux s'effraient, ils dérivent et sont emportés par la violence des eaux. Ils ne nagent plus, ils flottent dispersés. Leurs cavaliers luttent et se débattent vainement, la force les abandonne ; enfin ils se résignent.

Leur perte est certaine, mais c'est à leur patrie, c'est devant elle, c'est pour leur libérateur qu'ils se sont dévoués, et près d'être engloutis, suspendant leurs efforts, ils tournent la tête vers Napoléon et s'écrient : *Vive l'empereur !*

On en remarqua trois surtout, qui, ayant encore la bouche hors de l'eau, répétèrent ce cri, et périrent aussitôt. L'armée était saisie d'horreur et d'admiration.

Quant à Napoléon, il ordonna vivement et avec précision tout ce qu'il fallut pour en sauver le plus grand nombre.

Un pont, jeté sur cette rivière, porta le maréchal Oudinot et le deuxième corps vers Keydani. Pendant ce temps le reste de l'armée passait encore le Niémen. Il lui fallut trois jours entiers. L'armée d'Italie ne le traversa que le 29, devant Pilyony. L'armée du roi de Westphalie n'entra dans Grodno que le 30.

De Kowno, Napoléon se rendit en deux jours jusques aux défilés

qui défendent la plaine de Wilna. Il attendit, pour s'y montrer, des nouvelles de ses avant-postes. Il espérait qu'Alexandre lui disputerait cette capitale. Le bruit de quelques coups de feu flattait déjà son espoir ; quand on vint lui annoncer que la ville était ouverte. Il s'avance soucieux et mécontent. Il accuse ses généraux d'avant-garde d'avoir laissé s'échapper l'armée russe. C'est à Montbrun, au plus actif, qu'il adresse ce reproche, et il s'emporte jusqu'à le menacer. Paroles sans effet, violence sans aucune suite, et, dans un homme d'action, moins condamnables que remarquables, en ce qu'elles pouvaient toute l'importance qu'il attachait à une prompte victoire.

Au milieu de son emportement, il mit de l'adresse dans ses dispositions, pour entrer à Wilna. Il se fit précéder et suivre par des régiments polonais. Mais, plus occupé de la retraite des Russes que des cris d'admiration et de reconnaissance des Lithuaniens, il traversa rapidement la ville, et courut aux avant-postes.

Plusieurs des meilleurs hussards du 8^e, engagés sans être soutenus dans un bois, venaient d'y périr sous les efforts de la garde russe : Ségur, qui les commandait, après une défense désespérée, était tombé percé de coups.

L'ennemi avait brûlé ses ponts, ses magasins : il fuyait par plusieurs routes, mais toutes dans la direction de Drissa. Napoléon fit recueillir ce que le feu avait épargné, et rétablir les communications.

Il poussa Murat et sa cavalerie sur les traces d'Alexandre ; en même temps, il jeta Ney sur sa gauche, pour appuyer Oudinot, qui, ce jour-là même, culbutait Witgenstein depuis Deweltowo jusqu'à Wilkomir ; puis il revint occuper dans Wilna la place d'Alexandre.

Là, ses cartes déployées, les rapports militaires, et une foule d'officiers demandant ses ordres, l'attendaient. Il était sur le théâtre de la guerre, et dans l'instant de sa plus vive action ; il avait de prompts et imminentes décisions à prendre, des ordres de mouvement à donner, des hôpitaux, des magasins, des lignes d'opération à établir.

Il fallait questionner, lire, comparer ensuite, enfin trouver et saisir la vérité, qui semble toujours fuir et se cacher au milieu de mille réponses et rapports contradictoires.

Ce n'était pas tout. Napoléon, dans Wilna, avait un nouvel em-

pire à organiser, la politique de l'Europe, la guerre d'Espagne, le gouvernement de la France à diriger.

Sa correspondance politique, militaire et administrative, qu'il avait laissée s'accumuler depuis plusieurs jours, l'appelait impérieusement. Car tel était son usage, dans l'attente d'un grand événement qui décidait de plusieurs de ses réponses, et dont toutes se ressentaient. Il rentra donc, et d'abord il se jeta sur un lit, moins pour dormir que pour méditer en repos ; et bientôt, se levant comme en sursaut, il dicta rapidement les ordres qu'il venait de concevoir.

Il vint alors des nouvelles de Varsovie et de l'armée autrichienne. Le discours d'ouverture de la diète polonaise déplut à l'empereur ; il s'écria en le jetant :

— C'est du français ; il fallait du polonais !

Quant aux Autrichiens, on ne lui dissimula pas que, dans toute leur armée, il ne devait compter que sur leur chef. Cette assurance lui parut suffisante.

L'émotion des habitants était grande. Par l'ordre de Napoléon, les régiments polonais s'étaient présentés les premiers, et leur vue rappelant les vieux souvenirs de patrie et de liberté, fut accueillie par des cris de joie et des larmes d'attendrissement.

On se pressait autour des Français on les saluait de longues acclamations ; les vieillards parurent revêtus de l'ancien costume national, les jeunes gens demandaient des armes pour se mêler aux rangs de leurs libérateurs. Il fut permis de croire que la Pologne renaissait.

Déjà Varsovie donnait un noble exemple. La diète, constituée en confédération générale, déclara le royaume de Pologne rétabli, et envoya une députation à Napoléon. Elle le joignit à Wilna. Le sénateur Wibicki, parlant en son nom, dit à l'empereur : « Les Polonais n'ont été soumis ni par la paix ni par la guerre, mais par la trahison ; ils sont donc libres de droit devant Dieu comme devant les hommes ; aujourd'hui, pouvant l'être de fait, ce droit devient un devoir... Mais c'est à celui qui dicte au siècle son histoire, en qui réside la force de la Providence, à appuyer des efforts qu'elle doit approuver. Nous venons donc demander à Napoléon-le-Grand de prononcer ces seules paroles : *Que le royaume de Pologne existe, et il existera.* »

La réponse de l'Empereur fut vague et embarrassée. Il ne prononça pas les mots sacramentels qu'on lui demandait, et il ne les remplaça par aucun équivalent. On s'étonna de tant de réserve chez tant de puissance ; il fallait douter ou de ses sympathies ou de sa force : la Pologne tout entière ressentit une douloureuse impression et perdit son élan.

C'est ainsi que par une fausse politique, Napoléon se priva d'un imposant appui. Craignant d'augmenter les difficultés de la paix, il diminua les ressources de la guerre, et blessa tout un peuple ami par une condescendance envers son ennemi, dont il ne devait pas lui être tenu compte.

A Paris même on lui sut mauvais gré de cette froide circonspection : on y avait espéré que le premier signal de la guerre, ou au moins que le résultat du premier triomphe, serait la délivrance de la Pologne. On s'attrista de voir que Napoléon n'osait faire un acte de justice.

Durant son séjour à Wilna, toute l'attention de l'Empereur se porte sur Bagration qu'il a livré par d'habiles manœuvres en proie à ses lieutenants. Le roi de Westphalie le suit depuis Grodno ; Davoust l'attend à Minsk. Napoléon presse son frère, l'excite, le talonne.

« Lancez les Polonais, lui écrit-il, mettez l'avant-garde aux ordres de Poniatowski, donnez lui tout ce que vous avez de troupes légères, et vous-même tenez-vous toujours à portée de le soutenir. Ne craignez pas de compromettre vos troupes. Bagration a bien autre chose à faire qu'à se retourner pour combattre et pour manœuvrer ; il ne cherche qu'à gagner du pays. Harcelez donc les Russes, retardez leur marche s'ils avancent, barrez-leur le chemin s'ils reculent. »

Mais Jérôme s'avance mollement, rejoint l'arrière-garde de Bagration et le laisse échapper. L'Empereur lui adresse de vifs reproches.

« Il est impossible, lui écrit-il, de manœuvrer avec plus de maladresse. Vous serez cause que Bagration aura le temps de se retirer ; vous m'aurez fait perdre le fruit des combinaisons les plus habiles, et la plus belle occasion qui puisse se rencontrer dans cette guerre. »

Les prévisions de Napoléon n'étaient que trop fondées. Jérôme



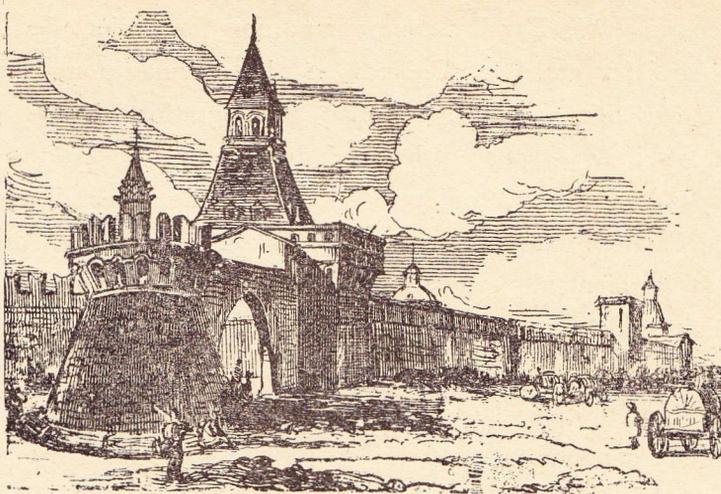
laissa Bagration gagner sur lui trois journées. Davoust, qui attendait à Minsk les Russes que Jérôme devait chasser devant lui, ne fut pas averti de leur approche ; Bagration eut le temps de lui échapper et de gagner la route de Mohilow. Napoléon, justement irrité, ôta le commandement au roi de Westphalie. Junot le remplaça.

L'Empereur profita de son séjour à Wilna, non-seulement pour réorganiser tous les services, refaire les approvisionnements et diriger la marche de tous ses généraux, mais aussi pour préparer la suite d'une campagne si habilement commencée.

A quatre-vingts lieues en avant de Wilna, le Dniéper et la Dwina séparent la Lithuanie de la vieille Russie. Ces deux fleuves prennent ensemble leur source sur un étroit plateau, dont la crête est la ligne de partage des eaux de l'Europe et de l'Asie.

En effet, ces deux fleuves après avoir pendant quelques lieues couru ensemble sur des lignes parallèles, se séparent tout à coup, le Dniéper tournant brusquement vers le midi pour aller se jeter dans la Mer-Noire, la Dwina se dirigeant vers le nord-ouest pour aller se perdre dans la Baltique.

L'étroit intervalle que laissent entre eux les deux fleuves est couvert par les villes de Witepsk et de Smolensk. Une fois qu'on les a franchies, on est maître des routes de Pétersbourg et de Moscou. En supposant que les armées Russes reculent jusque là, il faudra qu'elles livrent bataille pour couvrir les capitales, et c'est une bataille que cherche Napoléon.



La marche directe sur Witepsk et Smolensk offre un autre avantage. La Dwina sert de base à Barclay, le Dniéper à Bagration ; en saisissant l'intervalle qui est entre les deux fleuves et les deux armées, on sépare de nouveau les armées Russes pour les écraser successivement.

C'est d'après ces calculs que l'Empereur prend toutes ses dispositions. Le 16 juillet, il part de Wilna ; il venait d'apprendre une nouvelle qui aurait pu avoir une grande influence avant le commencement des hostilités. Les États-Unis avaient déclaré la guerre à l'Angleterre.

La mouvement sur Witepsk éclaire Barclay sur les projets de son redoutable adversaire ; il se hâte de le devancer, abandonne le fameux camp retranché de Drissa et remonte promptement la Dwina.

Napoléon, arrivé à Beszenkowiczi, heurte l'arrière-garde de Barclay, voit son ennemi courant devant lui vers Witepsk, et se flatte qu'enfin l'importance de cette position contraindra les Russes à accepter le combat.

Pour lui, il n'attendit pas long-temps ses colonnes qui arrivaient par les routes du nord et de l'ouest. Ses ordres de mouvements avaient été exécutés avec une telle précision et un tel ensemble, que tous les corps partis du Niémen à des époques différentes par diverses routes, à travers des obstacles de tout genre, arrivèrent le même jour et à la même heure à Beszenkowiczi, à cent lieues du point où ils étaient séparés.

De son côté, Barclay comprenant que le projet de l'Empereur est ce se jeter entre le Dniéper et la Dwina pour empêcher la réunion des deux armées, ordonne à Bagration de se porter sur Orcha, où il se dispose à le rejoindre.

Cependant Murat, toujours à l'avant garde, pressait avec le prince Eugène l'arrière-garde des Russes. Ceux-ci s'arrêtaient de temps à autre et livraient de sanglants combats. A Ostrowno, le 2 juillet, vingt-huit mille hommes retranchés derrière un ravin opposèrent à Murat une opiniâtre résistance ; on se battit pendant deux jours : les Russes durent céder avec une perte de deux mille cinq cents hommes et six canons.

Le lendemain on n'était plus qu'à deux lieues de Witepsk. Dix mille hommes de cavalerie et d'infanterie russe se retournèrent encore contre l'avant-garde : c'était au passage d'un ravin.

Napoléon debout sur un monticule isolé, assistait au combat. Deux cents voltigeurs, enfants de Paris, avaient gravi la berge, et, postés à la tête du pont, en protégeaient la construction.

Les travaux achevés, et la cavalerie s'étant ébranlée pour charger les Russes, les voltigeurs s'avancent dans la plaine, lors que les lanciers de la garde russe s'élançant à bride abattue, repoussent leurs adversaires, les culbutent dans le ravin, et enveloppent de toutes parts les voltigeurs restés seuls dans la plaine.

Un frémissement de douleur parcourt les rangs français ; ce petit corps, dans une nuée de cavaliers : on le croit anéanti ! Cependant le cavalerie du vice-roi s'élançe, ramène les Russes, dégagé le terrain, et l'on voit avec admiration sortir d'un nuage de poussière et de fumée les intrépides voltigeurs formés en carré et environnés d'ennemis morts. Toute l'armée battit des mains ; Napoléon s'écria : « Ils méritent tous la croix. »

Les deux armées en présence ne sont plus séparées que par le ruisseau de la Luczissa. Barclay ne peut plus gagner Orcka sans compromettre son armée ; à sa réunion il ne peut reculer davantage sans renoncer avec Bagration : sa position lui commande de livrer bataille. Napoléon, plein de joie, voit l'armée russe former ses lignes ; il passe la journée à reconnaître le terrain, à rassembler ses troupes, à préparer la victoire.

— A demain, dit-il à ses généraux, en se séparant d'eux vers le soir, à demain à cinq heures.

Mais le lendemain, dès l'aurore, on vient lui apprendre que les Russes ont disparu. L'occasion de vaincre s'éloigne encore. Un courrier échappé à tous les postes français avait appris à Barclay que Bagration touchait à Smolensk ; la bataille n'était plus pour lui une nécessité ; il avait profité de la nuit pour courir au-devant de son lieutenant. Les Français entrèrent dans Witepsk abandonnée par ses habitants : on était maître de tout le pays entre la Dwina et le Dniéper.

Mais les soldats s'impatientaient de ces faciles triomphes qui laissaient toujours intactes les armées ennemies ; ils auraient préféré une rencontre sanglante et décisive, à ces pénibles courses où ils s'épuisaient à poursuivre un adversaire insaisissable. Bientôt on apprit que les deux armées russes s'étaient réunies à Smolensk. Napoléon ne douta pas que leur jonction n'amenât une bataille.

Mais il avait lui-même besoin de refaire ses troupes fatiguées. De la Vistule au Dniéper elles s'étaient avancées tout d'une haleine, plus tourmentées par le climat que par l'ennemi, manquant souvent de vivres, mais surtout de fourrages.

Le nombre des traînards allait toujours grossissant ; il fallait leur donner le temps de rejoindre. Quelques officiers supérieurs conseillaient à l'Empereur de prendre à Witepsk des cantonnements définitifs protégés par la Dwina et le Dniéper, et de ne pas s'engager plus avant aux approches de l'automne. Il leur opposa des arguments auxquels il n'y avait pas de réplique.

Prendre des quartiers d'hiver au mois de juillet, était hors de toutes les règles ; une défensive stationnaire pendant huit mois découragerait les Français peu accoutumés à ce genre de guerre, et pourrait ébranler la fidélité des troupes alliées ; d'ailleurs les lignes de défense de la Dwina et du Dniéper étaient illusoire, puisque la gelée les ferait disparaître.

Pourquoi s'arrêter pendant huit mois, lorsque dans un mois on pouvait être à Moscou. C'est là qu'était la paix, et la paix, ne pouvait s'acquérir qu'après une bataille et une victoire.

La paix, en effet, était la grande préoccupation de l'Empereur, et, comme dans ses campagnes précédentes, il ne doutait pas qu'elle



ne lui fut offerte dans la capitale de l'ennemi. Au surplus, les mécontents durent se taire devant un argument encore plus pressant : les Russes reprenaient eux-mêmes l'offensive.

La ratification du traité de Bucharest, et la convention avec la Suède étaient officiellement annoncées. L'armée de Moldavie allait être libre et le corps d'observation de la Finlande pouvait entrer en campagne, augmen-

té peut-être des forces suédoises.

Encouragé par ces nouvelles, pressé d'ailleurs par les murmures des Russes, qui se plaignaient de toujours fuir devant l'étranger envahisseur, Barclay se décida à combattre.

Il fut résolu dans un conseil de profiter de la dissémination des corps français pour attaquer le centre de leurs cantonnements, et de se porter en masse sur Roudnia ; puis après l'avoir enfoncé, on devait opérer en masse sur les deux ailes.

Napoléon, informé des manœuvres de l'ennemi, prend aussitôt une de ces résolutions hardies qui n'appartiennent qu'à lui et qui décident de la guerre. Pendant que Barclay croit le surprendre, il va se porter rapidement sur la rive gauche du Dniéper, enlever Smolensk, repasser le fleuve sur le pont de cette ville, et revenir attaquer en queue l'armée russe, séparée par cette manœuvre de la route de Moscou.

Pour exécuter ce dessein, il faut déplacer, sans que l'ennemi le sache, cent quatre-vingt mille hommes. Cet immense mouvement se fait en quarante-huit heures, avec une telle précision et un tel secret, que les deux généraux n'en sont informés que par les troupes attaquées à Smolensk.

Bagration, averti le premier, accourt avec cinquante mille hommes ; vingt mille se renferment dans la ville ; Barclay arrive à son

tour avec quatre-vingt mille hommes et se déploie autour de la ville. Napoléon crut encore à une affaire générale ; mais Barclay n'ose se mesurer avec son redoutable adversaire.

Dans la nuit du 16 au 17 août, il envoie Bagration, avec cinquante mille hommes, occuper la route de Moscou, et il reste en réserve avec son armée sur les hauteurs de la rive droite. Napoléon jugeant qu'il faut renoncer à une bataille générale, ordonne l'attaque de Smolensk.

La ville est bâtie sur la rive gauche du Dniéper, au sommet et sur les pentes d'un vaste plateau, au travers duquel le fleuve creuse son lit.

Des murailles, d'une lieue de contour, hautes de vingt-cinq pieds, flanquées de vingt-neuf grosses tours, un large fossé, quatre faubourgs crénelés, remplis de troupes, couverts de deux ravins, tels sont les obstacles qu'il faut surmonter ; à l'ouest, une citadelle en terre, et sous les murs de la ville l'armée de Barclay. Tous les avantages de la position sont pour les Russes ; mais les Français pleins d'ardeur ont besoin de combattre et de vaincre.

L'impétueux Ney s'élançe le premier, appuyé par les généraux Morand et Gudin. Davoust, avec sa froide valeur, Poniatowski, avec son bouillant courage, le secondent. Le combat le plus acharné s'engage sur tous les points ; les faubourgs sont enlevés, les abords de l'enceinte nettoyés, les Russes refoulés dans le chemin couvert. Cependant Barclay ne cesse d'envoyer des renforts ; cent mille hommes sont engagés de part et d'autre.

La nuit seule arrête le carnage, et les Français préparent l'assaut pour le lendemain. Mais vers minuit, Barclay retire ses troupes fait mettre le feu à tous les quartiers, détruit les ponts et s'enfonce précipitamment dans les ravins qui conduisent à la route de Pétersbourg.

Dès l'aube, on vit que les remparts étaient abandonnés ; on enfonce les portes, on dispute aux flammes une conquête chèrement achetée : il fallut deux jours pour se rendre maître du feu.

A Smolensk, Napoléon eut à lutter comme à Witepsk contre les murmures de ses grands officiers ; ils voulaient du repos et faisaient entendre des paroles de découragement. « Que nous importe, disaient-ils, qu'il nous ait enrichis, si nous ne pouvons pas jouir ; qu'il nous ait mariés, s'il nous rend veufs par une absence continuelle ; qu'il

nous ait donné des palais, s'il nous force de coucher au loin sur la terre nue, au milieu des frimats.... » Les mécontents étaient toutefois en petit nombre : ce furent les mêmes hommes que l'on trouva si prompts à la trahison. Mais les jeunes généraux et tous les soldats restaient pleins d'ardeur et de confiance. Sans s'arrêter à de vains discours, Napoléon était résolu de poursuivre son entreprise. Il faut marcher sur les traces de Barclay, Davoust, les divisions Gudin et Compans, la cavalerie du général Bruyères et celle du roi de Naples ; il commande au duc d'Abrantès de passer le Dniéper, de couper la route à l'ennemi et de se placer à l'issue des défilés de Valoutina. Si cette manœuvre est exécutée, c'en est fait de l'armée russe.

Bientôt on apprend que Barclay, abandonnant la route de Pétersbourg, opère par les chemins de traverse pour rejoindre Bagration : Napoléon y envoie en toute hâte le maréchal Ney ; Murat se joint à lui, tous deux atteignent Barclay, qui se défend en désespéré.

A ce moment la coopération de Junot devenait décisive. Il n'avait qu'un pas à faire pour se trouver derrière les Russes engagés dans un étroit défilé ; et, comme frappé de vertige, il restait immobile.

Murat et Ney courent à lui, le pressent, le supplient d'exécuter les ordres de l'Empereur. Junot ne veut rien entendre ; l'ennemi s'échappe, la plus belle occasion de vaincre était perdue.

Ainsi, deux fois le corps westphalien avait eu entre ses mains le sort de la Russie ; deux fois son inaction sauva l'ennemi. Ce fut la faute des chefs, et l'un était le frère de l'Empereur, l'autre son plus ancien ami. Mais ce dernier, du moins, peut être excusé ; la cruelle maladie qui devait le faire succomber affaiblissait déjà son intelligence. Le premier résultat de ce triste égarement fut la réunion des deux armées russes sur la route de Moscou.

Alors on assure que Napoléon, pris de découragement, hésita sur la marche à suivre. Cette guerre si dissemblable aux précédentes, cette longue poursuite où ses forces se consumaient en détail, ces victoires partielles qui n'aboutissaient qu'à une gloire sans résultat, la pénurie des subsistances, la difficulté des approvisionnements, l'insuffisance des hôpitaux, l'apathie des maréchaux, les souffrances des soldats, tout était nouveau pour lui, tout était sujet d'affliction.

Il avait espéré conquérir la paix par une grande victoire, et la paix fuyait devant lui avec l'armée ennemie ; il avait compté fortifier ses

succès par l'occupation des grandes villes, et les villes lui étaient livrées désertes et incendiées ; il s'était promis d'étonner ou de séduire les populations et les populations disparaissaient à son approche, laissant derrière elles la dévastation.

Il y avait quelque chose de lugubre dans ce vide qui se formait autour de lui ; c'était comme une muette insurrection, bien autrement effrayante que l'insurrection active de l'Espagne. Accoutumé à lutter contre des adversaires armés, on ne lui laissait à combattre que la famine, les éléments et une menaçante solitude.

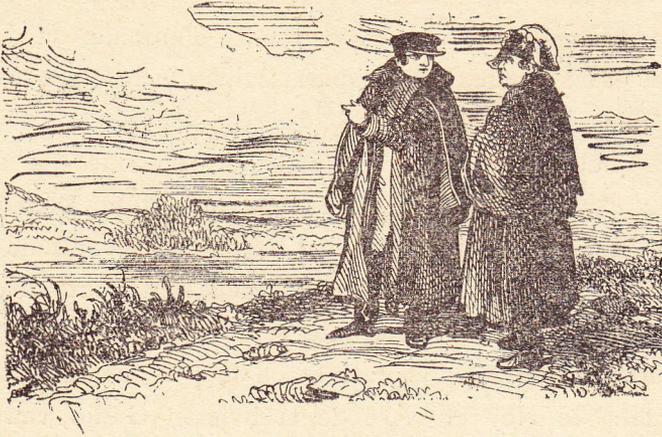
Le lendemain l'empereur visitait le champ de bataille de Valoutina. Les soldats de Ney et ceux de la division Gudin, veuve de son général, y étaient rangés sur les cadavres de leurs compagnons, et sur ceux des Russes, au milieu d'arbres à demi brisés, sur une terre battue par les pieds des combattants, sillonnée de boulets, jonchée de débris d'armes, de vêtements déchirés, d'ustensiles militaires de chariots renversés et de membres épars ; car ce sont là les trophées de la guerre ! voilà la beauté d'un champ de victoire !

Les bataillons de Gudin ne paraissent plus être que des pelotons ; ils se montraient d'autant plus fiers qu'ils étaient plus réduits : près d'eux, on respirait encore l'odeur des cartouches brûlées et celle de la poudre, dont cette terre, dont leurs vêtements étaient imprégnés et leurs visages encore tout noircis. L'empereur ne pouvait passer devant leur front sans avoir à éviter, à franchir ou à fouler des baïanettes tordues par la violence du choc et des cadavres.

Mais toutes ces horreurs il les couvrit de gloire. Sa reconnaissance transforma ce champ de mort en un champ de triomphe, où pendant quelques heures régnèrent seuls l'honneur et l'ambition satisfaits.

Il sentait qu'il était temps de soutenir ses soldats de ses paroles et de ses récompenses. Jamais aussi ses regards ne furent plus affectueux ; quant à son langage, « ce combat était le plus beau fait « d'armes de notre histoire militaire ; les soldats qui l'entendaient, « des hommes avec qui l'on pouvait conquérir le monde ; ceux tués, « des guerriers morts d'une mort immortelle, » Il parlait ainsi, sachant bien que c'est surtout au milieu de cette destruction que l'on songe à l'immortalité.

Il fut magnifique dans ses récompenses : les 12^e, 21^e, 127^e de lig-



ne et le 17^e léger reçurent quatre-vingt-sept décorations et des grades ; c'étaient les régiments de Gudin. Jusque-là, le 127^e avait marché sans aigle, car alors il fallait conquérir son drapeau sur un champ de bataille, pour prouver qu'ensuite on saurait l'y conserver.

L'empereur lui en remit une de ses mains ; il satisfit aussi le corps de Ney. Ses bienfaits furent grands en eux-mêmes, et par leur forme. Il ajouta au don par la manière de donner. On le vit s'entourer successivement de chaque régiment comme d'une famille.

Là, il interpelait à haute voix les officiers, les sous-officiers, les soldats, demandant les plus braves, entre tous ces braves, ou les plus heureux, et les récompensant aussitôt. Les officiers désignaient, les soldats confirmèrent, l'empereur approuva : ainsi comme il l'a dit lui-même, les choix furent faits sur-le-champ, en cercle, devant lui, et confirmés avec acclamation par les troupes.

Ces manières paternelles, qui faisaient du simple soldat le compagnon de guerre du maître de l'Europe ; ces formes, qui reproduisaient les usages toujours regrettés de la république, les transportèrent. C'était un monarque, mais c'était celui de la révolution, et ils aimaient un souverain parvenu qui les faisait parvenir : en lui tout excitait, rien ne reprochait.

Jamais champ de victoire n'offrit un spectacle plus capable d'exalter ; le don de cette aigle, si bien méritée, la pompe de ces promotions, les cris de joie, la gloire de ces guerriers, récompensée sur le lieu même où elle venait d'être acquise ; leur valeur proclamée par une voix dont chaque accent retentissait dans l'Europe attentive ; par ce grand conquérant, dont les bulletins allaient porter

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS